

Francis avait baissé la tête en l'écoutant.

—Oui, je me souviens... pour mon malheur ! prononça-t-il d'une voix étouffée. Et c'est ce souvenir... qui me poursuit toujours... que je tente vainement d'oublier dans l'ivresse et dans les plus bruyantes folies. Cette fortune qui me brûle les doigts, j'ai cherché à m'en débarrasser par la charité ; mais, à mesure que je la prodiguais aux malheureux, ma sœur, les mains toujours pleines, venait réparer ces brèches volontaires. Derrière moi, elle payait les dettes, soldait les hypothèques, dégageait les titres. Un jour, j'ai dû cesser d'être charitable, car j'ai compris que j'allais ruiner Blanche, ma nièce chérie... Tout cet argent que je versais dans les mains des malheureux, ma sœur le remplaçait au détriment de la fortune de M. d'Armangis.

Et se cachant le visage dans ses mains, le comte murmura épouvanté :

—Oh ! ce fut un bien terrible dévouement que celui de ma sœur ! En croyant m'assurer le bonheur, elle s'est rendue coupable d'un crime affreux qui n'a servi qu'à me créer la plus misérable existence. Je n'ai pas le droit de reprocher à Berthe un passé... qu'elle croit toujours que j'ignore... mais ce crime, commis pour moi et qu'elle a peut-être oublié, me fait des nuits sans sommeil et des jours remplis des plus horribles angoisses.

Un douloureux sanglot monta aux lèvres de Francis qui, avec l'accent d'un immense désespoir, continua :

—Oh ! oui, je souffre !... et depuis bien longtemps ! Que de fois, pendant ces longues heures d'insomnie, l'idée du suicide m'est venue ! Mais au moment de terminer mon martyre, ma main est retombée inerte à la pensée de deux douces et innocentes créatures que je me suis donné la tâche de protéger contre l'épouvantable et sinistre milieu dans lequel l'une et l'autre vivent sans rien savoir.

—Blanche et Léontine ! prononça involontairement Bourguignon, que la douleur du comte avait un peu fait sortir de son calme.

A ces deux noms, M. de Valnac continua d'une voix dont le triste accent s'adoucit :

—Blanche et Léontine ! Tu l'as dit. Celle-ci, vaillante et vertueuse femme que j'aimais et dont je songeais à faire la compagne de ma vie, quand je ne sais quelle sombre machination l'a livrée à un vieillard. Et elle m'aime pourtant !... elle qui, depuis le jour où elle est devenue madame de Jozèdes, s'est faite mon bon ange gardien, et qui, ne comprenant rien à l'existence dévergondée de Toto l'Arsouille, cherche sans cesse à tirer le comte de Valnac de cet abîme de débauche. Sans qu'un seul jour j'aie pu parvenir à la détourner de ses devoirs, cent fois elle a compromis sa réputation pour me prouver que l'amour qu'elle m'a voué veille toujours derrière son inébranlable vertu.

Après un court silence, Francis poursuivit :

—Et ma bien-aimée Blanche, cette innocente enfant dont l'âme candide n'a pas encore deviné qu'elle ne tient aucune place dans le cœur de sa mère... ce cœur qui ne bat que pour moi... ou, plutôt, qui n'est rempli que par le sauvage et indomptable orgueil du nom des Valnac ! Blanche, qui n'est pas aimée de sa mère, ne pourra bientôt plus s'appuyer sur l'affection de son père dont la raison ébranlée va probablement s'éteindre dans une complète folie. Depuis longtemps j'étais parvenu à cacher ce dernier malheur à ma nièce... Aujourd'hui encore, j'ai heureusement calmé son effroi..., mais demain, peut-être, elle saura tout... Alors, entre sa mère qui la repoussera et son père que la démence rendra sourd au cri de sa tendresse, quand l'infortunée

cherchera autour d'elle qui l'aime et la protège, il faudra que je me trouve là... C'est en songeant à l'avenir de ma nièce que j'ai compris que je n'avais pas le droit de me tuer.

Debout et ses yeux attendris fixés sur le jeune homme, Bourguignon avait écouté cette longue plainte d'une torture cachée.

—Quand avez-vous appris le passé ? demanda-t-il.

—Voici déjà cinq ans que l'épouvantable vérité m'est connue. Alors, joyeux et jeune, je jouissais, insouciant, de cette fortune que je croyais être arrivée à ma sœur par héritage de son premier mari, mort assassiné par un garde-chasse. A cette époque, j'étais un enfant. Aussi le souvenir de M. de Gabrinoff, quand je l'invoquais parfois, n'apparaissait que bien effacé dans ma mémoire. Je savais seulement que Berthe, enrichie par un second mariage, avait disposé en ma faveur de la grande fortune que lui avait léguée son premier mari. Dans mon cœur reconnaissant vivaient une ardente affection et un saint respect pour cette sœur qui, après avoir si soigneusement surveillé ma jeunesse, m'avait préparé la fastueuse existence qui attendait mes vingt ans.

—Comment le passé vous fut-il révélé ? appuya Bourguignon.

—Par un misérable laquais qui, depuis vingt ans, exploitait le secret de ma sœur.

—Bricard, n'est-ce pas ?

—Lui-même. Un jour qu'elle avait refusé de souscrire à une nouvelle exigence d'argent, cet homme vint me trouver et, froidement, m'apprit l'origine sanglante de ma richesse. Pour moi, Berthe avait ramassé ces millions dans le sang... un sang versé par elle ! Mon premier mouvement fut d'assommer le calomnieux ! Quelques mots de lui arrêtaient mon bras levé.

—Ces mots étaient ?...

—Un appel à ma mémoire. Il s'agissait d'une montre...

—N'achevez pas, monsieur le comte, je connais et puis vous dire tout ce qui était arrivé. Cette montre avait été trouvée par vous qui étiez allé jouer dans le parc. Sans comprendre la sinistre valeur de votre confidence, vous fîtes montrer votre trouvaille à Bricard, qui vous prit le bijou dont il se fit une arme de chantage contre la comtesse.

—Oui, c'est la vérité, j'avais ramassé cette montre auprès du cadavre. Ce fut ce souvenir, qui dormait dans ma mémoire, que réveilla Bricard, alors que je me préparais à le châtier. Ce dont, jeune enfant, je n'avais pu me rendre compte m'apparut alors dans son horrible vérité... je courbai la tête devant le coquin, et, tremblant d'effroi, je le laissai impunément poursuivre son récit de l'assassinat de M. de Gabrinoff par ma sœur et Jacques Cardoze.

—Jacques Cardoze n'était pas coupable, dit gravement Bourguignon.

—Prétends-tu soutenir que Berthe, seule, ait tué le comte ? Le vieux valet secoua la tête.

—Non, fit-il, car ce n'est pas Mme de Gabrinoff qui a frappé son mari.

—Ma sœur est-elle innocente ? s'écria Francis saisi d'une délirante joie.

Le vieillard arrêta d'un geste cet élan et reprit d'une voix triste :

—J'ai dit "frappé..." Non, ce n'est pas elle qui a frappé le Russe. Mais ne vous rattachez pas à ce fol espoir que je vais vous affirmer l'innocence de madame de Gabrinoff. Le dévou-